

Camille Lextray

BRISER

LA

Misogynes
de mère
en fille ?

CHAÎNE

« Couvre cette jupe courte d'un long manteau pour sortir », nous disent nos mères. « Ne sois pas vulgaire, conforme-toi au goût des hommes », répètent les magazines féminins. « Je suis une femme et je trouve que les féministes sont des hystériques », rétorque une autre femme lors d'un débat.

Le patriarcat s'implante en nous de manière consciente ou non, dès notre plus jeune âge, devenant un modèle difficile à remettre en question tant il est normalisé. Et pour perdurer, il trouve la ressource en chacun-e de nous, y compris chez les femmes.

Parce que oui, par déterminisme patriarcal, par stratégie de survie ou par contrainte, les femmes s'inscrivent dans la continuité de ce système.

À travers cet essai coup-de-poing, **Camille Lextray** analyse la manière dont les règles patriarcales s'immiscent dans notre imaginaire collectif et individuel, et démontre le rôle de chacun-e dans l'intériorisation et la transmission de celles-ci. Une réflexion sans faille qui met en lumière que seul l'effondrement du système permettra au féminisme de créer un nouveau paradigme.

EST-IL POSSIBLE DE NE PLUS ÊTRE UN MAILLON DU PATRIARCAT ?

CAMILLE LEXTRAY est militante féministe et l'une des membres originelles du collectif Collages Féminicides Paris. Elle a organisé des actions à l'échelle locale et nationale, des murs de son quartier au tapis du Festival de Cannes. En parallèle, elle analyse l'actualité politique liée au féminisme sur son compte Instagram [@hysterie_mais_pas_que](https://www.instagram.com/hysterie_mais_pas_que).

Rayon : Société

ISBN : 979-10-285-3086-0



18 euros
Prix TTC France



editionsleduc.com

LEDOC 
société

Camille Lextray

BRISER

LA

Misogynes
de mère
en filles ?

CHAÎNE

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

«Des livres pour mieux vivre», c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon!

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Conseil éditorial : Agence L. Hardie

Préparation de copie et relecture : Anne-Lise Martin

Création graphique et design de couverture : Antartik

Mise en page : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

© 2024 Leduc société, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-3086-0

Sommaire

Introduction	7
--------------	---

PARTIE 1

FEMMES : MAIN GANTÉE DU PATRIARCAT ?	13
-------------------------------------------------	-----------

LE RÔLE DES MÈRES	15
--------------------------	-----------

La bénédiction d'avoir un fils, la malédiction d'avoir une fille	17
---------------------------------------------------------------------	----

Ôter la liberté d'éducation aux mères en les rendant responsables du comportement de leurs enfants	19
-------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

Les mères forment les épouses de demain	22
-----------------------------------------	----

La mère, premier exemple de soumission patriarcale	27
----------------------------------------------------	----

L'IMPOSSIBILITÉ DU GIRLS CLUB	32
--------------------------------------	-----------

Tout le monde déteste les femmes, même elles	32
----------------------------------------------	----

Des femmes pas comme les autres	34
---------------------------------	----

Une impossible solidarité féminine au service du patriarcat	36
----------------------------------------------------------------	----

Présenter le girls club comme anormal	38
---------------------------------------	----

Une solidarité féminine sanctionnée	42
-------------------------------------	----

L'exploitation des « autres » femmes	45
--------------------------------------	----

LA BATAILLE POUR L'ATTENTION DES HOMMES	50
------------------------------------------------	-----------

Être choisie par un homme est une chance	51
------------------------------------------	----

Soumettre les autres femmes pour être bien vues par les patriarches	54
------------------------------------------------------------------------	----

Gardiennes de leur propre rôle	58
--------------------------------	----

La caution des hommes violents	65
--------------------------------	----

PARTIE 2

QUAND LE BOURREAU EST À L'INTÉRIEUR 69

UN ESPRIT FORMÉ COMME UNE PRISON	71
Le pouvoir contraignant de la sanction sociale	72
Une identité condamnée	76
Disparaître pour ne pas subir : la stratégie	
George Sand	79
Vivre dans un corps prison	84
UNE EXISTENCE DÉTERMINÉE PAR LE PATRIARCAT	90
Construire le genre	91
Un destin commun	98
Des goûts vraiment personnels ?	102
Si je n'aime pas le patriarcat, le problème c'est moi	108

PARTIE 3

LA DÉROUTE

DE L'INDIVIDUALISME : BRISER

COLLECTIVEMENT LA CHAÎNE 113

LE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

AU SERVICE DU PATRIARCAT	115
Donner l'illusion du changement pour maintenir l'immobilisme	117
L'émancipation peut-elle venir de la consommation ?	121
<i>Make heterosexuality great again</i>	127
Un féminisme qui crée de nouvelles injonctions	128
Un féminisme du désespoir	132

RÉINVENTER LE MONDE ENSEMBLE, ESPACE APRÈS ESPACE	134
Reprendre l'espace public : s'affranchir des barrières et des limites du patriarcat	134
L'affichage sauvage	137
Les marches exploratoires	140
Amplifier les voix	141
Développer la parole collective	141
Appuyer les voix les unes des autres	142
Parler pour soi sans médiation patriarcale	145
Reconstruire les imaginaires	148
Se nourrir de nouveaux récits	148
Transmettre le féminisme en héritage	151
Conclusion	155
Remerciements	159

Introduction

Il y a plus de quatre ans je me suis engagée dans ce qui allait devenir la plus grande aventure de ma vie. J'ai rejoint le mouvement des collages, avant même qu'on puisse le qualifier de mouvement. Je suis arrivée le deuxième jour.

Comme dans la Bible ou la Torah, au deuxième jour il n'y avait encore pas grand-chose mais il a fallu construire vite, s'organiser le plus rapidement possible pour créer notre monde militant. J'ai, dès le début, pris une place importante dans l'organisation et la structuration de Collages Féminicides Paris. Je me suis jetée dans la lutte corps et âme. Il fallait tout faire et avec hâte pour tenter de changer les choses et d'avoir un impact sur les politiques de lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Rapidement, j'ai enchaîné les interviews et les débats. J'ai donné de mon temps et surtout de ma personne pour faire vivre dans l'espace médiatique une voix féministe qui, aujourd'hui encore, peine à prouver sa légitimité et à trouver sa place.

S'exposer quand on est féministe, c'est un risque. La réception de la parole féministe est difficile, elle est perçue comme une violence. Dénoncer le patriarcat, c'est-à-dire quelque part le fondement de notre société, est un bouleversement trop grand. C'est remettre en question le socle sur lequel reposent nos vies. Les individus vont se sentir attaqués dans leur identité même, dans leur nature, dans ce qu'ils pensent être.

Ainsi, chaque fois qu'une interview était publiée sur un média générique, la section commentaire tournait

au pugilat. Au milieu des messages appelant à me faire taire, à me tuer ou à me violer, ressortait une autre forme de violence tout aussi dangereuse et puissante. Une forme de violence que je connaissais mais dont je n'arrivais pas à saisir totalement ni le sens, ni l'essence. Des femmes commentaient. Leurs commentaires n'étaient pas les mêmes que les autres. Leurs phrases commençaient par « je suis une femme mais... » et étaient suivies d'un commentaire misogyne : « Je suis une femme mais je ne supporte plus ce discours victimaire » ; « Je suis une femme mais je ne soutiens pas ces hystériques ».

La violence des hommes, j'y suis habituée, elle m'atteint toujours mais elle ne me fait plus mal. Ce qui me blesse encore, c'est l'impression de trahison, ce sentiment de suicide collectif quand une femme utilise son identité de femme pour me jeter aux patriarches. C'est à ces commentaires-là que j'avais le plus de mal à répondre. Les harceleurs, bien contents d'avoir trouvé une caution féminine à leur haine, réutilisaient largement leurs propos. En effet, le meilleur moyen pour repousser un argument féministe est de citer une femme qui n'est pas d'accord. Comme un bouclier, « ces femmes qui ne sont pas d'accord » sont l'excuse préférée des patriarches. Cette posture pose des questions fondamentales. Comment continuer à défendre la nécessité de donner « la parole aux concerné-es » quand, en réalité, être concerné-e n'est pas synonyme d'avoir raison. L'identité « femme » n'est pas suffisante pour donner automatiquement une clairvoyance et une lucidité innées sur un système aussi complexe et tentaculaire que le patriarcat. Nous, féministes, savons tous-tes que l'éveil féministe est un chemin, qu'il est

le fruit d'un apprentissage. Nous sommes tellement bien conditionné·es que nous subissons en silence, sans même prendre conscience des violences que nous vivons.

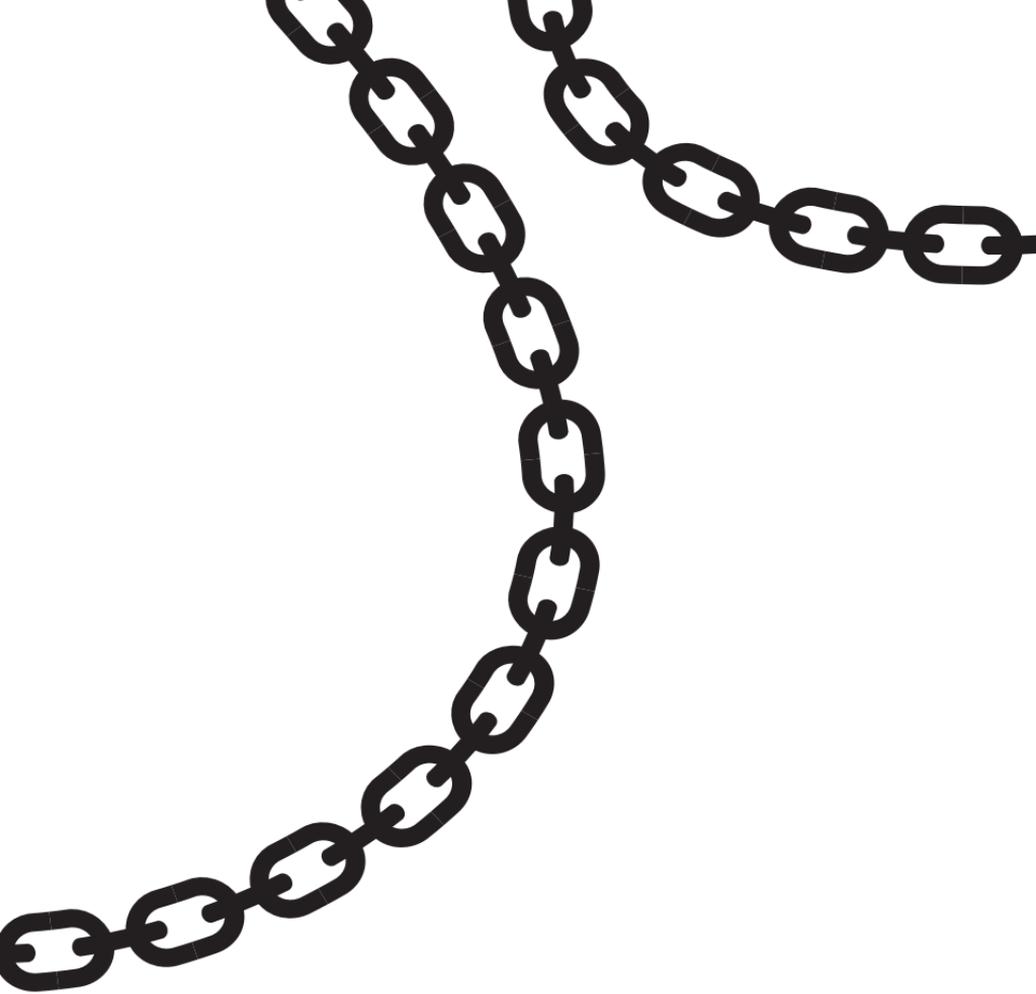
Souvent, il nous arrive d'avoir un sentiment étrange, parfois un dégoût, une forme de nausée, de malaise. Mais au début on n'écoute pas cette intuition, on la refoule, on refuse de la suivre et de lui faire une place. Personne ne nous a jamais appris à reconnaître les violences, à faire la différence entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. C'est bien pour cela que le violentomètre, outil pour comprendre la gradation des violences, a été créé en 2018. Il est marquant pour de nombreuses personnes, car en le lisant, on réalise ce qu'on a vécu, on comprend que la petite voix qu'on étouffait avait raison. Dans un système aussi bien rodé que le patriarcat, on ne se rend pas compte que l'on est victime, ni de quoi on est victime. Difficile de lutter contre quelque chose qu'on a même du mal à saisir avec précision et qu'il est dur de verbaliser. Comment déclarer qu'on est victime quand toutes celles qui ont parlé avant soi n'ont pas été crues ?

Et si on ne se voit pas comme victime, comment reconnaître à d'autres ce statut ? Quand on subit en silence, qu'on survit malgré les violences, on peut finir par exiger que les autres en fassent de même. La logique est la suivante : « Si j'ai dû subir ça et que j'ai survécu, alors tout le monde le peut. » La résilience face à la violence devient une fierté et un argument pour refuser de voir changer le système.

On se trompe souvent en représentant les femmes uniquement comme des victimes. Cela est en partie dû à un biais sexiste : par nature, les femmes sont

inoffensives, incapables de violences, elles ne peuvent donc être que victimes et non bourreaux. Et bien sûr les réalités ne peuvent pas coexister, on est soit victime, soit bourreau. Mais bien souvent, on est les deux. À la fois victime et bourreau. Bourreau des autres mais aussi de soi.

Il est nécessaire de traiter ces problématiques de front pour ne plus laisser ces arguments aux machistes. Comprendre pourquoi les femmes sont elles aussi misogynes. Comprendre comment elles s'inscrivent dans la continuité d'un système d'oppression et dans quelle mesure elles y prennent part. Il faut tenter de déchiffrer ce qui peut expliquer qu'une femme ne soit pas sa propre alliée. Si je ne crois pas à l'injonction d'éduquer son propre bourreau, ce qui constitue une seconde violence et responsabilise la victime dans son malheur, je suis persuadée de l'importance vitale d'avoir le plus de patience et d'indulgence envers celles qui sont devenues les gardiennes de leur propre prison.





PARTIE 1
FEMMES :
MAIN GANTÉE
DU PATRIARCAT ?

Comment le patriarcat se prémunit-il de la révolte de ses sujets ? Comment ce système basé sur l'oppression de toutes les personnes qui n'appartiennent pas à la masculinité hégémonique, et la liste est longue, fait-il pour se maintenir en place ? Comment réussit-il à faire coopérer ses victimes et à les inclure dans son système de discrimination ? Comment fait-il cohabiter au sein d'une même personne victime et bourreau ? Si le patriarcat est aussi difficile à combattre, c'est parce qu'il puise sa force et ses ressources dans chacune d'entre nous. Il s'appuie sur la collaboration active de tous·tes ses membres. Certain·es ont tout intérêt à collaborer, bénéficiant pleinement du système d'oppression patriarcale. Mais pour toutes les autres personnes, qui subissent le patriarcat plus qu'elles n'en bénéficient, il faut essayer de comprendre par quel mécanisme le système les pousse à coopérer.

LE RÔLE DES MÈRES

Chez moi, ma mère a toujours tenu le discours le plus patriarcal. Elle m'expliquait que je ne pouvais pas sortir avec des jupes trop courtes dans la rue. Elle tentait de me couvrir de manteaux toujours plus longs pour que je n'attire pas le regard des hommes dans l'espace public. Elle me disait que si je rentrais tard, j'étais dans l'obligation de prendre un taxi. C'est bien ma mère qui m'a inculqué toute mon adolescence les règles implicites du patriarcat, qui m'a initiée à ce régime de peur qui limite nos mouvements, restreint nos pensées et étouffe nos révoltes. J'ai toujours rejeté cette pression maternelle, la trouvant profondément rétrograde et liberticide.

Alors, pendant longtemps, j'ai répété à qui voulait bien l'entendre que la personne la plus féministe à la maison était mon père. C'était lui qui m'avait appris que j'étais libre d'aller où je voulais quand je voulais. C'était lui qui m'avait expliqué que j'étais en tout point égale aux hommes et que je devais me battre contre celles et ceux qui diraient le contraire. Mes tenues étaient un sujet de débat fréquent chez moi. D'un côté, ma mère expliquait qu'il fallait être conscient·e de la réalité et s'y adapter, même si cela pouvait être injuste ; certains vêtements comportaient une prise de risque. Elle connaissait les potentiels dangers auxquels je m'exposais et trouvait naïf et inconscient d'encourager une jeune fille à porter des mini-shorts. De l'autre, mon père pensait au contraire qu'il ne fallait pas céder à la terreur ni adapter sa tenue, car ce serait faire gagner le patriarcat. Au milieu, je me trouvais perdue entre

l'envie de porter ce mini-short pour défendre mon droit à m'habiller librement, et les souvenirs des agressions passées et des discours sexistes stigmatisant mon corps.

Avec le recul, je réalise que ma mère se faisait le relais des règles patriarcales par peur de me voir subir le sort réservé à celles et ceux qui ne jouent pas le jeu. Elle avait appris à survivre, à éviter d'attirer l'attention pour ne pas subir les représailles violentes du système. Avant elle, c'est sa propre mère qui avait dû lui apprendre ces règles implicites et aujourd'hui elle me les transmettait. Mon père, n'ayant jamais subi cette oppression, ne pouvait pas comprendre les dangers auxquels je m'exposais selon ma mère. Il n'avait jamais vécu dans sa chair cette peur transmise de génération en génération qui régit nos corps et formate notre pensée. Cet héritage ininterrompu du système patriarcal fait des mères les premières messagères du code de conduite.

Ma mère, sans s'en rendre compte et en pensant m'éviter de subir des violences patriarcales, a été à la source de la construction genrée que j'ai eue du monde. Elle a constitué la première figure d'autorité du patriarcat. Elle a été la première guide à m'imposer ces règles en pensant me soustraire à la violence de ce système. Comme dans une prophétie autoréalisatrice, en voulant me protéger, ma mère me conditionnait à m'effacer et à subir.

LA BÉNÉDICTION D'AVOIR UN FILS, LA MALÉDICTION D'AVOIR UNE FILLE

La place centrale des mères dans cette transmission s'explique notamment par le fait qu'elles sont, historiquement et socialement, tenues comme seules responsables de leur progéniture. Contrairement aux hommes, les femmes sont intimement liées à leurs enfants dans l'imaginaire collectif. Ils ne peuvent pas vivre sans elles, et inversement. Cette responsabilité s'impose avant même la naissance. Pendant longtemps elles ont été les seules coupables du fait d'être stériles ou d'enfanter des filles. Comme l'explique Camille Lacoste-Dujardin dans *Des mères contre les femmes*, à une certaine époque, « une femme n'ayant eu que des filles peut être répudiée tout comme une femme stérile¹ ». N'avoir que des filles équivaut à ne pas avoir d'enfant dans un système où assurer sa descendance et la transmission du patrimoine est plus important que tout. Il faudra donc que l'éducation des filles soit encore plus irréprochable pour ne pas s'attirer les foudres des patriarques déjà agacés par leur existence. Cependant, avoir des « fils » n'est pas nécessairement plus aisé lorsque ceux-ci ne rentrent pas dans le cadre de la masculinité patriarcale. Si la féminité est encadrée, la masculinité l'est aussi et doit s'en distinguer clairement. Si le fils n'est pas suffisamment masculin, s'il n'est pas attiré (que) par les filles, si le « fils » se révèle être en réalité une fille, la mère devra rendre des comptes au gardien de la masculinité : le père.

1. Camille Lacoste-Dujardin, *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, La Découverte, 1996, p. 69.

Bien que le patriarce soit l'autorité qui jugera que ses « fils » sont conformes à la masculinité et veillera à ce que « ceux-ci » correspondent bien à la masculinité patriarcale pour assurer sa lignée, on reprochera à la mère d'avoir fait de son « fils » une femme.

Ce qui reste sanctionnable, c'est bien la féminité. Une petite fille qui joue à des jeux de garçon ne sera pas rappelée à l'ordre de manière aussi violente qu'un petit garçon qui joue avec des jeux de fille ou qu'une petite fille transgenre qui rejette les apparats de la masculinité.

Afin de mieux comprendre la différence entre le traitement des fils cisgenres et celui des filles et/ou des personnes transgenres, j'ai mis en place un questionnaire à destination des personnes qui ont grandi dans une fratrie mixte. À travers treize questions, j'ai cherché à comprendre qui avait été chargé de l'éducation au sein du foyer mais aussi quelles différences de traitement avaient pu survenir entre les membres de la fratrie. Plus de cent vingt personnes ont répondu au questionnaire et m'ont livré les détails de leur éducation telle qu'ils et elles l'ont perçue. À la question « est-ce que vous avez reçu une éducation plus dure que votre frère ? » la réponse est unanime : les bêtises de jeunesse ne sont autorisées qu'aux hommes cisgenres et font partie intégrante de l'identité « garçon ». Un des témoignages mentionne une phrase que nous sommes nombreux-ses à avoir entendue : « Oh c'est un garçon, c'est pas grave². » Comme si l'identité homme était un

2. Questionnaire « Éducation et patriarcat » réalisé auprès de 128 personnes recrutées sur le compte Instagram « Hystérique mais pas que » en 2021. Les répondant-es devaient avoir grandi dans une fratrie mixte.

passé-droit, une excuse toute trouvée par le patriarcat, qui n'aurait pas besoin de davantage se creuser la tête pour justifier la différence de traitement. Un autre témoin déclare : « Mon frère a toujours eu le droit de sortir, de fumer et d'avoir de mauvaises notes. Il pouvait aller voir ses copines alors que moi, au même âge, je n'avais pas le droit. Je devais rester à la maison, ne pas sortir et étudier³. » Le droit à l'erreur ne semble pas être le même pour les garçons et pour les filles. Alors que les hommes cisgenres se construisent par la transgression et le contournement des règles, les femmes et/ou les personnes transgenres doivent en opérer une application stricte. Ce qui sera sanctionné chez celles-ci, c'est la déviance par rapport aux normes de genre attendues d'elles. Par cette éducation différenciée, il est inculqué aux enfants que les règles ne sont pas faites pour être respectées de la même manière par tous et toutes.

ÔTER LA LIBERTÉ D'ÉDUCATION AUX MÈRES EN LES RENDANT RESPONSABLES DU COMPORTEMENT DE LEURS ENFANTS

La place centrale réservée aux mères dans l'éducation des nouvelles générations pourrait constituer la première étincelle de la révolution et du changement. Laissées seules avec les enfants, elles ont un apparent champ libre pour leur inculquer d'autres valeurs, pour leur ouvrir d'autres horizons et pour leur transmettre de nouveaux savoirs. Au-delà du foyer, qui n'est pas le

3. *Ibid.*

seul lieu d'éducation, les femmes représentent 84 % des professeur-es des écoles dans le public et 91 % dans le privé⁴. Elles semblent être la porte d'entrée pour les enfants vers le monde des adultes et apparaissent comme celles qui les guident et leur servent d'intermédiaires pour savoir agir en société. Cependant, elles ne sont pas libres des savoirs qu'elles transmettent. Ce ne sont pas elles qui décident du rôle de chacun et chacune au sein du foyer et de la société, ce ne sont pas elles qui déterminent les programmes scolaires, ce ne sont pas elles qui écrivent les imaginaires qui bercent les enfants. Comme des comédiennes, elles déclament un texte qui a spécialement été écrit pour elles mais dont elles n'ont pas la maîtrise. Elles ne construisent pas le monde qu'elles transmettent. Dans *Les Femmes de droite*, Andrea Dworkin le rappelle : « Vivant dans un monde qu'elle n'a pas construit et ne comprend pas, une femme a besoin de règles pour savoir ce qu'elle doit faire⁵. » L'éducation est une compétence qui est déléguée aux femmes, mais elle ne se fait pas sans contrôle et sans supervision des patriarches.

Ainsi, le rôle de mère expose les femmes à encore plus de risques. Si l'enfant n'obéit pas aux règles notamment patriarcales, s'il est déviant, la responsabilité est celle de la mère. À cette injonction patriarcale qui les rend responsables, peuvent se mêler d'autres oppressions qui les exposeront encore plus aux critiques quant à leur éducation. Ainsi, les mères racisées subiront à la fois les représailles sexistes et racistes si leur

4. Vincent Mongaillard, « Professeur des écoles : pourquoi si peu d'hommes ? », *Le Parisien*, 28 août 2019.

5. Andrea Dworkin, *Les Femmes de droite*, Remue-Ménage, 2012, p. 31.

enfant n'est pas suffisamment docile. Obligées d'anticiper le soupçon de délinquance que pourraient subir leurs enfants, et les conséquences que n'importe quel écart pourrait avoir sur elles, elles seront contraintes d'anticiper par leur éducation le traitement raciste que leurs enfants vont recevoir. Au sujet de la relation mère-fille, Camille Lacoste-Dujardin cite un extrait de Genevois : « La fille mal élevée ne fait que des sottises qui retombent sur la mère⁶. » Les bêtises des garçons seront facilement pardonnées mais le manque de docilité des filles et leurs erreurs seront systématiquement reportées sur la mère. Le destin de la mère et celui de la fille sont ainsi liés. Elles partagent une même condition. La liberté que pourrait prendre la seconde emprisonnerait et sanctionnerait inévitablement la première. Les mères sont otages de ce système qui en fait les premières exécutantes. Aucune liberté ne leur est laissée. Enfermées dans ce piège, elles n'ont d'autre choix que d'appliquer les règles du jeu. Cette stratégie de survie ne les rend ni responsables ni dupes. Loin de l'image de la proie naïve qui se fait manipuler sans même s'en rendre compte, les mères sont bien conscientes des enjeux patriarcaux de l'éducation.

Il semble impossible de sortir de ce cadre, impossible d'imaginer ce que pourrait être une éducation en dehors des injonctions patriarcales. Le risque est trop grand pour soi mais aussi pour ses enfants. C'est cette ambivalence entre protection et soumission qui fait toute la complexité de la situation. Ce n'est pas par

6. Camille Lacoste-Dujardin, *Des mères contre les femmes*, op. cit., p. 75.

conviction que les mères font de leurs filles de parfaits produits du patriarcat. Certaines, endoctrinées et incapables de penser autrement le monde, appliquent la règle quand d'autres, lucides sur la réalité des choses, ne parviennent pas à trouver d'autres issues qui n'exposeraient pas leur enfant à plus de violence. Si les mères transmettent le patriarcat en héritage, c'est moins pour rendre service aux patriarches que pour préserver leurs enfants des violences qui attendent celles qui oseraient défier le système patriarcal.

LES MÈRES FORMENT LES ÉPOUSES DE DEMAIN

Les mères doivent aussi former leurs filles à devenir des femmes « bonnes à marier ». Dans un régime hétérosexuel qui repose sur l'exploitation domestique des femmes par les hommes, il est essentiel qu'elles arrivent à l'âge adulte en connaissant sur le bout des doigts tous les ustensiles de cuisine, tous les accessoires de ménage et qu'elles sachent organiser la vie quotidienne d'un foyer. Alors que l'école prenait autrefois une partie de cette éducation en charge avec des cours de couture et de cuisine, aujourd'hui c'est uniquement par la transmission au sein du foyer que les filles apprennent les connaissances pratiques pour remplir leur rôle. Rapidement, la fille devient l'assistante de la mère, son second en cuisine, son aide pour le ménage. Les mères sont aussi les premières garantes de la conformité du corps de leurs filles, ou de leur enfant assigné-e fille à la naissance, pour qu'il corresponde parfaitement aux critères de sélection physique des hommes. La parfaite épouse devra se distinguer

par ses talents pratiques mais aussi par son physique pour optimiser ses chances de trouver le meilleur parti. Nombreuses sont les personnes qui peuvent témoigner du fait que leur mère a été la première à faire tout un tas de réflexions et de recommandations sur leur corps. Combien de mères mettent leur fille au régime, l’emmènent chez l’esthéticienne se faire épiler, refusent de la laisser aller chez le coiffeur pour faire une coupe courte, lui inculquent l’importance du parfum et du vernis à ongles ? La formation exigeante à laquelle sont soumises les filles a pour but de leur offrir le meilleur avenir possible selon les mères : « Pour ma mère c’était un moyen de me donner toutes les chances de me trouver un bon parti et de me faire prendre sa suite dans la famille⁷. » Une femme formée à la perfection pour servir un homme trouvera le meilleur parti et vivra la vie la plus heureuse.

C’est ici encore un moyen pour permettre aux filles d’échapper aux violences. Nombreux sont les récits de féminicides et de violences conjugales qui mettent en avant les « erreurs domestiques » des femmes. Le compte Instagram « Préparez-vous pour la bagarre » recense depuis 2019, entre autres, les récits journalistiques qui participent à une représentation sexiste des féminicides et des violences conjugales. On peut y lire les titres d’articles tels que : « Dordogne : il “monte en pression” et frappe sa femme qu’il soupçonne d’avoir bu une bière » (publication du 12 novembre 2020), « Mécontent de son gâteau d’anniversaire, il mord sa femme et lui arrache le lobe de

7. Questionnaire « Éducation et patriarcat », *op. cit.*, 2021.

l'oreille » (18 avril 2020), « Démembrée par son prince charmant » (29 mars 2020). L'endroit le plus dangereux pour les femmes n'est pas la rue, c'est le foyer. Entre 2011 et 2018, 213 000 femmes ont été victimes de violences conjugales par an⁸. Les femmes adultes victimes de viol ou de tentatives de viol connaissent leur agresseur dans 90 % des cas et celui-ci est leur conjoint ou ex-conjoint dans 45 % des cas ; un tiers des violences sexuelles sur mineur-es ont lieu dans le cadre familial⁹. En leur transmettant le manuel de la parfaite épouse, les mères espèrent protéger leurs filles de ces violences.

De la même manière qu'on forme les petites filles à être des épouses modèles, les petits garçons devront eux aussi accomplir leur devoir dans le régime hétérosexuel. Leur apprentissage est moins technique, plus performatif. Il leur faudra apprendre à être des hommes, à incarner la masculinité patriarcale. La philosophie centrale de cette masculinité est la domination des hommes. Les qualités de l'homme patriarcal sont notamment la force, le courage, la vigueur, l'insoumission, la virilité. Les hommes sont tout ce que ne peuvent pas être les femmes. Les femmes sont tout ce que ne doivent pas être les hommes. Quoi de plus masculin que le rejet catégorique de la féminité ? Les hommes gays et les femmes transgenres créent une rupture dans ce contrat social régi par l'hétérosexualité car ils sont à l'origine d'un non-respect des normes de genre attendues d'eux. Les hétérosexuel-les ont

8. Philippe Roussel, « Les femmes, premières victimes des violences conjugales », Insee, avril 2022.

9. *Ibid.*

longtemps cherché à savoir qui « faisait la femme et qui faisait l'homme » dans les couples homosexuels tant il était impossible de concevoir un autre paradigme relationnel. Les femmes transgenres, elles, sont présentées comme des pièges pour les hommes hétérosexuels dans une rhétorique transphobe prenant appui sur l'homophobie. Elles seraient de fausses femmes qui chercheraient à duper les hommes hétérosexuels. Cette pensée mène jusqu'au meurtre et le fait d'avoir été « trompé » par une femme transgenre sur son identité de genre constitue une circonstance atténuante en cas de meurtre dans certains pays comme les États-Unis. Dans certains États, la « *transgender panic defense* », le fait d'être pris d'une folie temporaire après des avances sexuelles de la part d'une personne transgenre, peut être utilisée comme une stratégie légale pour invoquer la légitime défense et réduire la peine de l'accusé. En réalité aucune identité n'est autorisée à ces femmes, aucun statut légitime, tant elles bouleversent l'ordre hétéropatriarcal. Elles ne peuvent être reconnues ni totalement femmes ni totalement hommes par ce système, qui les condamne ainsi à une exclusion systématique de la société.

Le sort destiné à celles et ceux qui s'extraient du régime de domination hétérosexuelle est cruel. Le principe de l'hétérosexualité comme norme est la complémentarité entre nature féminine et nature masculine. Les hommes et les femmes seraient fait-es pour aller par paire. Pour vivre complété-es l'un-e par l'autre. Pour qu'un foyer soit équilibré, il faut qu'il comporte une énergie féminine et une énergie masculine. La féminité caractérisée par la douceur, le soin et la sensibilité s'équilibre uniquement avec la masculinité